

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red square. The letter "u" is stylized with a circular element around it.

Fictions de la ville : Montréal dans le roman pour adolescents

Marie-Maude Bossiroy

Volume 40, numéro 1, printemps-été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bossiroy, M.-M. (2017). Fictions de la ville : Montréal dans le roman pour adolescents. *Lurelu*, 40(1), 15–16.



Fictions de la ville : Montréal dans le roman pour adolescents

Marie-Maude Bossiroy

15

Inspirante, grouillante de vies et de cultures, Montréal a souvent alimenté la fiction québécoise. Elle s'est dessinée à travers l'œuvre de Gabrielle Roy, de Michel Tremblay, de Monique Proulx et de tant d'autres écrivains. Du côté de la littérature pour adolescents, Paule Daveluy en a fait l'un des principaux décors de la série «Saisons de Rosanne» dès la décennie 1960.

En cette année de célébration du 375^e anniversaire de Montréal, je me suis ainsi intéressée à la représentation de la ville dans le roman contemporain pour adolescents. Dans ces œuvres parues depuis l'an 2000, on rencontre des êtres fictifs s'aventurant dans des lieux connus : le parc La Fontaine, l'avenue du Mont-Royal, la station de métro Berri-UQAM... Mais au-delà de ces mentions d'endroits familiers, quel portrait de Montréal se profile à travers *Rouge poison* (Québec Amérique, 2000), de Michèle Marineau; *Où est Agota?* (La courte échelle, 2014)¹, d'André Marois; *Psy malgré moi* (La courte échelle, 2014)², de Marie-Sissi Labrèche; *Fé M Fé* (Québec Amérique, 2016), d'Amélie Dumoulin, et *Lèche-vitrines* (Hurtubise, 2016) de Sarah-Maude Beauchesne?

L'opposition ville-campagne

D'abord, l'image de Montréal se construit, dans plusieurs cas, par un contraste avec un milieu de vie non urbain. Dans *Psy malgré moi* et dans *Lèche-vitrines*, les deux héroïnes vivent un déménagement à Montréal. D'une part, Ariane quitte Saint-Marc-sur-Richelieu avec ses parents et son petit frère. D'autre part, Billie, étudiante au cégep, laisse derrière la petite ville de son enfance et emménage à Montréal avec son aînée. La ville leur offre un nouveau départ et la vie urbaine semble participer à la transformation des jeunes femmes, qui disent se sentir devenir plus adultes.

Dans ces deux romans, le contraste n'est ni à l'avantage de Montréal ni à celui de la région d'origine, les deux lieux faisant également l'objet de critiques. Ariane et Billie font notamment allusion à la piètre qualité de l'air : «Contrairement à mon ancienne poly, commente Ariane, ici il n'y a presque pas de bousculade le matin. Tous les élèves dorment debout. Comme s'ils étaient asphyxiés par l'air vicié de la ville» (Épisode 1, p. 35). Par ailleurs, au début des récits, l'anonymat de la ville alimente leur sentiment de solitude. Billie contemple la ville avec une certaine inquiétude : «Elle est si grande et moi je suis

encore petite en dedans, je n'existe pour personne» (p. 84).

En revanche, l'urbanité présente des avantages en ce qui concerne le *magasinage*. Les jeunes femmes s'enthousiasment de l'abondance des commerces. En outre, Ariane est attirée par le fameux Centre Eaton. Mais quand elle s'y rend avec une amie, elle prend conscience du fossé qui sépare la clientèle des belles boutiques et les petites gens qui n'osent même pas y mettre les pieds.

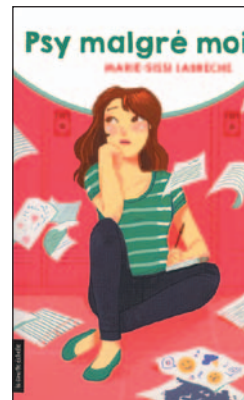
Sans être longuement développée, l'opposition ville-campagne a une résonance particulière dans *Fé M Fé*. Le père de l'adolescente souffre d'une sévère dépression et, alors qu'il commence à s'extirper de la noirceur, il se rend compte que son malêtre est lié à la vie en ville. Il se sent incapable de continuer son existence sans plus de contacts avec la nature; la proximité du mont Royal ne lui suffit plus. Autant la ville semble être un lieu d'épanouissement pour Fé, qui la célèbre, autant elle étouffe son père.

Le personnage principal du roman *Où est Agota?* ne se sent pas interpellé par la quiétude des grands espaces. Vincent ne s'imagine pas vivre loin du fourmillement et de l'excitation de la ville : «Les bus s'arrêtent,

Ils sont amoureux

24 pages
978-2-89750-051-1
\$9.95 (couverture souple)
978-2-89750-054-2
\$14.95 (couverture rigide)

boutondoracadie.com Des livres créés en Acadie - Imprimés au Canada Disponibles chez votre libraire



se vident, se remplissent, repartent. Des flots de travailleurs surgissent par centaines des profondeurs du métro. Comment font ceux qui vivent à la campagne? On doit y mourir d'ennui.»

Quartiers et paysages montréalais

On sait qu'à Montréal chaque quartier à une identité, une atmosphère. Dans *Fé M Fé*, la narratrice introduit son quartier dès l'incipit : «J'ai souvent l'impression d'être venue au monde dans une sorte de cocon, fait avec des retailles de tissus, des bouts de laine, de l'amour [...] et beaucoup de chaos, dans un quartier de Montréal qui a longtemps été pour moi un royaume, le Mile End» (p. 11). Le texte oppose d'ailleurs ce Mile End – chaleureux, vivant, diversifié – à un Outremont, plutôt tranquille, voire snobinard.

Métropole aux multiples facettes, la ville n'est jamais parfaitement connue, même pour ceux qui y sont nés. Comme si elle était en voyage, Fé part à la découverte des coins de l'île qui lui sont encore inconnus. Par exemple, elle et sa meilleure amie ont un jour l'envie de voir jusqu'où les mènera l'autobus si elles se rendent jusqu'au bout de la ligne. Arrivées à destination, dans un lieu plutôt glauque, les filles se disent «vraiment dépaysées» (p. 126). Sortir des quartiers centraux de la ville s'apparente alors à une aventure internationale.

Pour Vincent, le personnage d'André Marois, comme pour Fé, le quartier de résidence est un ancrage que les adolescents s'approprient : «Vincent connaît par cœur la faune de la place Gérald-Godin, aux abords de l'avenue du Mont-Royal. Il a grandi dans ce quartier qu'on appelle Le Plateau. C'est son monde» (p. 8). Marois présente un Plateau bourdonnant, sans cesse en action et bondé de gens. Mais, dans son discours, le caractère entassé de la ville est une qualité bien plus qu'un défaut.

Michèle Marineau installe également son intrigue sur Le Plateau. Mentionnant l'oratoire Saint-Joseph à quelques reprises,

le récit met en évidence l'héritage catholique de Montréal. Sabine et ses deux amis, qui mènent une enquête à la suite de mystérieux empoisonnements, parcourent un quadrilatère délimité, «entre De Lorimier et Saint-Hubert dans un sens; de Rachel à Laurier dans l'autre» (p. 107). Comme les personnages centraux sont âgés d'une douzaine d'années seulement, ils n'explorent pas le territoire autant que d'autres. Ils s'en tiennent à un coin de Montréal, manifestement francophone. Notons que même s'il est question de meurtres, ce n'est pas un Montréal sinistre ou inquiétant qui est dépeint. Si le père de Sabine s'inquiète pour elle, la fille, quant à elle, paraît tout à fait en confiance.

Montréal cosmopolite

Dans la fiction contemporaine, il serait naturel que Montréal soit représentée comme une ville cosmopolite. Dans les faits, on ne peut pas dire que les œuvres étudiées ici soient spécialement portées sur le métissage. À ce sujet, il convient de souligner que les cinq personnages principaux sont des Blancs, et le français est leur langue maternelle. Ariane a un père français et elle s'exprime avec un accent discret. Cela ne fait pas d'elle un personnage issu de la diversité...

Si l'on s'intéresse au cercle d'amis (incluant les amoureux et les amoureuses) des héros, on se rend compte qu'il est très peu multiethnique. La plupart d'entre eux porte des prénoms usuels au Québec : Érik, Yan, Zoé, Juliette, Roxanne, Jessica, etc. Seulement deux personnages sur seize auraient des liens avec l'immigration, sans être immigrants eux-mêmes. L'ami de Vincent, Paulo, a un parent né en Italie : «Son père, un authentique Sicilien, a le sang chaud» (p. 12). Ici, la mention de l'origine sert plus à introduire un stéréotype qu'à intégrer un discours sur la diversité montréalaise. Dans *Fé M Fé*, Félix, la blonde de Fé, a un père d'origine chilienne qui, né au Québec, n'a pas appris l'espagnol. Bref, parmi les amis des héros, aucun ne manifeste de différences

linguistiques ou culturelles. Il est intéressant de confronter ce portrait des personnages avec la réalité de la Commission scolaire de Montréal (CSDM). Comme le mentionnaient Danièle Courchesne et Rachel DeRoy-Ringuette, dans un précédent numéro de *Lurelu*, 52 % des élèves de la CSDM n'ont pas le français pour langue maternelle³. Mais le roman pour adolescents, même quand il est contemporain, ne traduit pas toujours cet état de fait.

Cela dit, Amélie Dumoulin peint plus que les autres la diversité de Montréal, envisagée comme un trait positif. Fé parle du *patchwork* montréalais avec tendresse :

«La plupart du temps, j'ai l'impression de squatter une sorte de courtpointe faite de gens de partout qui s'amalgament au hasard, ça forme des quartiers qui s'empilent les uns sur les autres et qui finissent par faire quelque chose qu'on nomme «ville» à force. Mais, là, en regardant l'affiche lumineuse rouge de Five Roses au loin, j'ai eu l'impression douce et étrange d'appartenir à une ville!»

Finalement, plusieurs des personnages s'identifient à Montréal, une ville qu'ils aiment déjà ou qu'ils apprennent à aimer. On découvre à leurs côtés une ville vivante, vivifiante, dynamique et festive. En ce sens, l'absence d'ennui est certainement la caractéristique de Montréal la plus appréciée des personnages. Pour reprendre les mots de l'héroïne de Marineau, faire l'expérience de la frénésie de Montréal, c'est autrement plus excitant que de «se morfondre au fin fond de Laval» (*Rouge poison*, p. 21)!



Notes

1. 2008 et 2009 pour la publication en feuillets, sous le titre «Les Allergiks».
2. 2009 et 2010 pour la publication en feuillets, sous le même titre.
3. Voir Danièle Courchesne et Rachel DeRoy-Ringuette, «Polaroïd de la pluriethnicité dans la littérature jeunesse», *Lurelu*, vol. 38, n° 2, automne 2015, p. 11-13.